

1

Vous ignorez tant de choses. De notre première rencontre, que vous a-t-il dit ? Vous a-t-il dit la fièvre qui l'avait saisi, son acharnement à entrer dans ma vie ? Il achetait mes livres, me guettait sur le net, se procurait ma photo, lisait ma biographie. Votre mari ne m'était rien. Je l'avais oublié. Effacé.

Festival de Saint-Malo, le 24 octobre 2003. Je m'y rends pour la première fois. Des gens à rencontrer que je ne connais pas. Mon mari est venu. Week-end en Bretagne. Changement d'air. Salulaire. Nous n'allons pas très bien. Je viens chercher mon badge au rez-de-chaussée du Palais des congrès. Non loin de l'entrée, à côté de barrières anti-émeutes disposées pour gérer de futures files d'attente, je reconnais M. Nous faisons partie de la même association. Je me dirige vers lui. Nous nous embrassons. Je présente mon mari. Homme sombre, à ma gauche, en sa compagnie. J'évite son regard. Il me le présente. Je ne retiens pas son nom. Nous parlons quelques instants. Présence à ma gauche, poids d'un regard, silhouette massive. Je ne tourne pas la tête.

Quelque chose m'en empêche. Sentiment de menace, irrationnel. Dans mes souvenirs s'imprime l'image d'un colosse, d'un manteau noir fermé. Il n'a pas de manteau noir. Il n'en a jamais eu.

« J'ai ressenti un tel choc en te voyant » dit-il, des mois plus tard. Je l'ai oublié tandis qu'il me cherchait. Des semaines durant. Le hasard nous a réunis alors qu'il n'espérait plus rien. Un dossier envoyé, un coup de fil enthousiaste. Nous parlons, longtemps, de tout, de rien. Il semble me connaître. Je ne me souviens de rien. Je joue le jeu. Fais semblant de savoir à qui je m'adresse. Je nage entre des répliques parfois floues qui font allusion à des événements que je ne me rappelle pas. Je ne fais pas le lien. Il parle de Saint-Malo. Je ne le situe pas. Une zone d'ombre à ma gauche. Un souvenir effacé. Sa voix n'éveille rien. Innocuité de la voix douce, à peine formée, sans gravité. Nous prenons rendez-vous. Un peu plus d'une semaine. Ce sera un lundi. Je raccroche. Je tente de retrouver les souvenirs évoqués. Je n'y arrive pas. Ils se dérobent. Je suis gênée. L'oubli est impoli. Nous avons discuté, sans doute, il y a plus d'un mois. Peut-être ri ensemble. Je ne m'en souviens pas.

La semaine s'écoule. Je vais chercher T à l'aéroport d'Orly le dimanche. Je lui raconte le coup de fil. Mon amnésie. Soirée affairée à préparer le discours à tenir. Regarder ses planches, revoir le planning. Nous sommes confiants. Le lendemain, nous prenons le métro de Créteil, direction Issy-les-Moulineaux. Au pied de l'immeuble, je sonne. Voix dans le répondeur. Nous sommes en avance, il nous rejoindra à l'accueil. Nous montons au quatrième. Il nous fait attendre. Nous sommes appelés au

premier. Nous prenons l'ascenseur. On nous guide vers un bureau encombré derrière lequel se trouve un homme gros. Je reconnais vaguement en lui l'homme de Saint-Malo. Oblitéré. Sans importance. Nous passons quelque quarante-cinq minutes à discuter du projet. Devant mon collaborateur, il loue mon scénario, insiste sur le fait qu'il ne nous reçoit qu'à cause de l'intérêt qu'il lui a inspiré. « Une histoire originale, bien menée. Les planches ne sont pas au point, pas à la hauteur. C'est dommage. Il faut retravailler. » Je regarde les piles de dossiers qui s'accumulent dans l'angle droit de son bureau. Il y a des photos sur le mur. Une petite fille que je devine être la sienne. Une photo de femme blonde, trop forte, les cheveux coupés au carré, blonds, frisés, vêtue d'une longue tunique à fleurs de couleur sombre qui tombe sur une jupe informe. Je la prends tout d'abord pour sa mère. Je la regarde mieux. Trop jeune. Sa femme. Forcément. Puisqu'il y a un enfant. Je regarde l'alliance à son doigt. J'écoute. Je n'aime pas ce qu'il dit. Trop d'insistance à vanter mes mérites, trop appliqué à détruire le travail de T. Il creuse entre nous un écart. Nous oppose l'un à l'autre. Je ne comprends pas. Pourquoi briser l'entente établie ? Je tente de défendre mon dessinateur. Il me flatte. Il me faudra sans doute réparer les dégâts. Lorsque nous serons sortis, me dresser contre lui. Marquer auprès de T que je suis dans son camp. Enthousiasme forcé, commercial. Je tente de vendre un projet. Ne pas le contredire. Ne pas aller dans son sens. Gymnastique délicate. Je n'y excelle pas.

Je laisse T prendre la parole. Je me concentre sur autre chose. Il y a une affiche de *Ferraille Magazine* sur le mur qui jouxte la porte. Un portemanteau dans le coin où j'ai

suspendu le mien. Des étagères sur tout le mur de droite où commencent à s'accumuler livres et bandes dessinées. L'ordinateur est posé dans l'angle sous la fenêtre. L'écran fait face à la porte d'entrée. Je regarde l'immeuble dehors, de l'autre côté de la rue. L'homme se renverse sur son fauteuil noir, croise les mains sur son ventre. Il me regarde. Il doit sentir qu'il a commis un impair. Il est allé trop loin. Je reprends la parole, défends T comme je le peux, fais mine d'enregistrer ses conseils. Il me déçoit. Je ne reconnais pas l'homme charmant du téléphone. Il tente d'emporter mon adhésion par davantage de flatterie, creuse encore l'écart entre mon collaborateur et moi. Je sens T se crispier. Je mets fin au rendez-vous. Avant de partir, nous échangeons nos coordonnées électroniques. Le soir même, en rentrant de notre tournée des éditeurs, je trouve un mail envoyé à peine l'avais-je quitté. Je lui réponds. Il vante mon talent, mes mérites, me propose une collaboration. Il veut m'éditer mais pas avec ce dessinateur-là. Alors pourquoi ne pas lui soumettre d'autres projets, travailler pour lui ? Pourquoi pas un guide, de qualité, à l'adresse d'un public féminin. Quelque chose sur mesure, à ma mesure... Il attend mes propositions, mes suggestions. Je lui réponds que si talent j'ai, autant l'employer à plus reluisant. J'essaie de rester aimable. Je suis vexée. Il descend d'un cran encore dans mon estime. Le lendemain matin, je trouve un second mail. Il me tend une nouvelle perche. Co-scénariser avec lui une série, un polar des tranchées. Il n'aime pas les dialogues, dit-il, j'y suis à l'aise. Je peux lui envoyer tous mes projets, tous. Il les lira avec attention. M'aidera peut-être... Je lui demande du temps pour réfléchir.

De novembre à janvier, une correspondance assidue, distante, professionnelle, de moins en moins distante, chaleureuse, amicale. Il se lance à l'assaut. Je ne lui demande rien. Je n'attends rien de lui. Il cherche l'occasion de me revoir, insiste pour que je lui fasse parvenir mes projets. J'accepte. Je prépare un dossier. Il s'enthousiasme. Nous déjeunerons ensemble. À la fin de la semaine. Il sera libre.

Nous sommes en janvier 2004, le vendredi 9. Il m'attend devant la Fnac Bastille. Il fait froid. Je suis un peu en retard. Nous déjeunons au *Café de l'Industrie*. Nous sommes installés dans la salle du fond. Il me demande ce que je veux, passe la commande avec autorité. Je parle des heures durant. Il m'écoute. Je suis un peu gênée de lui voler son temps. Je tends un dossier volumineux. Il le lira plus tard, ce sera l'occasion d'un autre rendez-vous, dit-il. Je ne me méfie pas. Son alliance me protège. Qu'ai-je à craindre d'un homme qui ne m'attire pas ? Nous nous entendons bien. Nous serons amis. Complices. Je ne veux pas davantage. Il ne me quitte pas des yeux. Un regard qui guette quelque chose de plus, que j'ai peine à soutenir. Un regard fait pour troubler. Quelque chose cloche et je ne sais pas quoi.

Je connais peu les hommes, leur instinct de chasseurs. Je suis une proie rétive, dotée d'un mari que j'aime dont je lui parle sans savoir que j'attise sa soif. Il me dira plus tard qu'il est comme le coucou, qu'il n'aime rien tant que faire son nid dans celui des autres. Un autre jour, il me parlera d'une ancienne maîtresse qu'il a quittée, dit-il, parce qu'elle divorçait et espérait qu'il vienne la rejoindre dans l'appartement qu'elle avait pris. Plus tard, beaucoup

plus tard, je me souviendrai de tout cela. Dans quelques mois. Quand je serai bien ferrée au bout de sa ligne, que je gigoterai comme une démente pour échapper à son emprise.

Pour aujourd'hui, nous n'en sommes qu'aux prémices. Je peux croire, à cette minute où je le raccompagne à son scooter rouge garé en face de l'Opéra Bastille, que je suis en sécurité, qu'il ne se passera rien, que ses cent et quelques kilos me protègent de la tentation, que son nez d'une forme incertaine sur lequel s'ébattent quelques poils noirs me protège de la tentation, que sa bouche aux lèvres fines me protège de la tentation, que ses grosses mains sèches aux ongles rongés me protègent de la tentation. Pour aujourd'hui, je sais qu'il me désire et que je ne suis pas de celles qui tombent. Je rentre chez moi, mon mari est là. Si beau, si doux, si aimant. Je lui fais le compte rendu détaillé de notre entretien, sans rien omettre. Pourquoi mentirais-je ? Pourquoi cacher le désir que j'ai déposé chez cet homme ? Nous en rions ensemble. C'est sans danger. Sans danger cette alliance qu'il arbore à son annulaire. Sans danger ses yeux noirs qui guettent, sans danger... De cet homme, quelles souffrances attendre ? Il ne me plaît pas. Je ne le désire pas. Il y a entre lui et moi mon mari, sa femme, sa fille. Il y a entre lui et moi le rempart de principes auxquels je n'ai jamais renoncé, ma vertu de femme mariée, le respect que je porte à celui qui partage ma vie depuis déjà huit ans... Il y a entre lui et moi tant de choses... Tant de choses comme autant d'obstacles à renverser, comme autant de défis qu'il s'est lancés.

Quel trophée je serai lorsqu'il m'aura conquise ! Quel trophée je serai lorsque je serai toute à lui, frémissante,

désirante, éperdue d'amour ! Quel trophée pour le tout petit homme des doubles vies ! Sans doute, il n'en a jamais eu de pareil. Sans doute il lui faudra s'investir davantage, jouer la comédie de l'amour. Sans doute il lui faudra croire mieux que jamais à tout ce qu'il dira, aller plus loin qu'avec aucune autre. Le jeu en vaut la chandelle. Je veux tout cela, ces mots d'amour qu'il s'appête à dire, ces lettres qu'il écrira, ces promesses qu'il ne tiendra pas et tout le reste. Oui, je veux tout cela. Quoi qu'il arrive, je deviendrai pour lui un merveilleux souvenir. Il lira l'envie dans les yeux d'autres hommes. Il se redressera de toute sa hauteur en me serrant contre lui. Feindra la jalousie. Jouera les propriétaires. De tout cela, il fera un roman pour rêver plus tard, se rappeler comme c'était bon. Il m'aura tenue dans ses bras. Je l'aurai aimé. Une histoire créée de toutes pièces, à sa démesure. Un beau roman pour tromper l'ennui.

Tout cela n'est qu'un jeu. Je me crois encore assez forte pour ne pas succomber.

Illusion. Les mails de ces derniers mois ont commencé leur œuvre. Je les guette, j'y réponds en gardant entre deux une distance suffisante pour ne pas donner l'impression de me précipiter dans ses filets. Il y a cette petite excitation diffuse quand je lis sur la liste de mes correspondants son nom qui s'affiche et les quelques lignes qu'il me destine. Je les lis avec bien trop de joie. Je peux toujours m'en défendre. Je les veux ces lignes. Elles me sont nécessaires.

Ô cet aveuglement ! Tout se joue encore. Rien n'est fait. Je suis déjà à lui. J'attends son verdict, ses critiques...

Je veux son approbation. Je la désire plus que tout. Dans ce dossier de notre rendez-vous, j'ai mis tant de choses. Je voudrais lui montrer davantage. Il me lit, m'approuve, j'exulte. De nouveaux mails, des fichiers joints... Je lui fais lire tout de moi. Ce qu'il ne peut saisir entre les lignes, je le lui dis. Le tableau que j'ai dessiné est si complet qu'il sait déjà quoi dire et quoi promettre pour m'attirer à lui, se faire aimer de moi.

Je n'aime pas les gros. Le voilà qui s'allège. Chaque matin, au réveil, quelques pompes pour retrouver un corps décent. Vous savez que tous ces efforts ne sont pas pour vous. Vous pouvez bien répéter que son corps vous répugne. C'est sans effet. Pour vous, jamais d'efforts. Vous ne pouvez que récolter les miettes de ce qu'il me destine, de ce qu'il a toujours destiné à d'autres. Votre ordinaire, c'est l'eunuque qui entre au harem pour y engraisser et régner sur son peuple de femmes. Votre ordinaire, c'est le coït triste que vous accordez à l'époux. Le devoir conjugal accompli, vous remettez votre épaisse tenue de nuit, votre armure de petite fille que son désir révulse. Lorsque ça ne suffit pas, c'est votre fille que vous mettez entre vous et lui. Dans votre lit. Votre enfant, garante de nuits paisibles, posée là où n'est pas sa place. Entre son corps d'homme et votre corps de femme. Elle est un rempart docile.

Plus de mails encore. Le rythme s'accélère, devient quotidien. Puis ce sont deux, trois, quatre, cinq six et souvent plus que nous échangeons du tac au tac, chaque jour. Nous nous voyons au festival d'Angoulême. L'après-midi, il vient écouter la conférence que je donne. Il est ému. Il m'admire. Je sens une

timidité nouvelle, touchante. Tout cela feint, peut-être. Tout fait partie du jeu. Il est là, sous cette bulle provisoire. Il me dévore des yeux en attente d'autres plaisirs. Le soir, dans le hall de l'hôtel *Mercury*, il me fait boire du champagne qu'il met sur le compte d'un type de sa boîte. Il rit à gorge déployée. Une bonne plaisanterie. Je m'inquiète. Il pourrait avoir des ennuis. Pas de soucis à me faire, c'est une coutume, une ruse admise. Nous parlons jusqu'à 5 h du matin. Dans l'escalier, il s'assoit entre mes cuisses deux marches en contrebas. Je sens la chaleur reconnaissable entre toutes du désir. C'est fait. Me voilà prise au piège. Je le veux. J'en ai conscience. J'en ai honte. Le désirer, lui ? Cette nuit-là, je ne sais ce qui me retient de le faire monter dans ma chambre. La foule. La peur de passer, aux yeux d'un milieu tout petit, pour celle qui couche avec l'éditeur. J'ai remarqué les coups d'œil moqueurs que nous adressent ses collègues féminines. Elles croient l'affaire faite. Il n'en n'est certainement pas à son coup d'essai pour qu'elles aient ce regard-là. Je me souviens de M. Après le rendez-vous de novembre, je l'avais appelé. Il avait ri, dit qu'il aimait les jolies femmes, que j'avais toutes mes chances. Cela aussi, j'aurais mieux fait de m'en souvenir. Un homme qui a cette réputation, qui déclenche ces regards n'est pas un homme dont il faut tomber amoureuse. Lui entre mes cuisses, sa chaleur se diffuse, je pense à autre chose. Je me persuade que ce désir n'est que fortuit. L'alcool, l'atmosphère de fête, la promiscuité, le manque. Tout cela trouble, rend les pensées confuses. Jamais il n'y aura entre nous davantage que cette chaleur diffuse. Il me quitte. Je monte dans ma chambre. Je m'endors.

Je me réveille à 11 h. Petit déjeuner dans les salons du *Mercury*. Je suis seule. Inconnue perdue au milieu d'importants. Noms célèbres qui se pressent autour des croissants. Je m'ennuie. J'écris. Je griffonne quelques mots pour me donner contenance. Le téléphone vibre, son premier sms, le premier d'une longue liste. Il me donne rendez-vous. Dans une heure. Je me précipite. Nous déjeunerons ensemble. Je le rejoins sur le stand. Nous y restons une heure. Je reçois avec lui les derniers auteurs. Ma présence interpelle. On nous regarde. On ne me connaît pas. Je n'ai pas de dossier, pas de planches à montrer. Le stand se vide. Nous partons. Les restaurants sont bondés. Nous trouvons une table dans une brasserie déserte, loin du centre. Nous nous asseyons. Il passe la commande. La conversation glisse. Sujets intimes. Quelques allusions sur un mariage pas si rose où je peux reconnaître des bribes du mien. Nous nous attardons. Il est plus de 15 h. Je le raccompagne. Il prend le train pour Paris, dans une heure. Je reste jusqu'à demain. Je le quitte place du Champ de Mars, à l'entrée d'une bulle d'exposition. J'ai le sourire aux lèvres. Il s'est passé si peu de choses. Il occupe une place si grande. Le dimanche soir, je m'autorise les caresses innocentes d'un ami. Doigts entortillés autour de mes cheveux, main posée sur l'épaule, effleurement à la naissance du cou. La pensée de lui m'empêche d'aller plus loin. Il y a ces sms que nous échangeons. Une présence permanente, enveloppante.

Il ne me laisse plus en paix.

Il aime se comparer à un tyrannosaure, se définir comme un prédateur. Les prédateurs n'ont pas pitié de leur proie. J'en connais même qui jouent avec elle jusqu'à

ce qu'elle soit exsangue et la délaissent ensuite pour retourner à leur pâtée. Il fait partie de ceux-là. Il a joué avec moi durant des mois. Tout autour de moi s'effondre, il retourne chez lui, à son écuille bien propre, à sa litière bien tenue, à son territoire de chat domestique et châtré. Il rentre chez vous implorant le pardon. Cela encore n'est qu'illusion. Tout participe au jeu. L'amour fou, le faux sacrifice de l'amour sur l'autel du devoir. Tout n'est qu'ingrédients d'un scénario qu'il joue avec constance. Tout est objet de jouissance. Rien ne peut l'atteindre. Ni la douleur de l'une ni celle de l'autre. Il ne doit rien à personne d'autre qu'à lui. Je suis objet de jouissance. Je ne suis que cela. Comme toutes les autres avant moi. Je ne suis là que pour remplir le vide en lui. Sa vie n'est rien. Elle repose sur le mensonge. Mensonge d'une vie bourgeoise, bien remplie. Mensonge d'un couple idéal qui ne tient que par l'adultère. Il offre à qui veut bien l'entendre le spectacle de sa force et de sa réussite. Il n'est rien. Il se remplit de nous.

Lundi. Je suis sur le quai de la gare. D'autres sms encore. J'attends. Le train a du retard. Il fait froid. Ses messages ont le don de tomber lorsque j'en ai besoin. Il comblera bientôt tout. Pour l'instant, Il s'ingénie à tromper l'ennui. Je retourne à Paris. Ce n'est pas vers mon mari que je cours, c'est vers lui que le TGV m'emporte. Sitôt à la maison, je me précipite sur l'ordinateur. Je l'allume. Je consulte mes mails. Nous sommes le 26 janvier 2004. Il m'a écrit. Il a pensé à moi. Il m'embrasse. Il me donne rendez-vous le vendredi suivant à son atelier de Glacière. Il m'invite à entrer plus avant dans son univers. Entre le 26 et le 30, jour de notre rendez-vous, il me confie à maintes reprises qu'il ne dort

plus que quelques heures par nuit. Il met cela sur le compte du festival... ou bien d'autre chose... Il tente de me faire entendre le trouble où je le plonge. Nous nous embrassons beaucoup dans cette dizaine de mails. C'est encore léger. Il fait si bien semblant que ça l'est sans l'être. Je lui parle de l'épaule de mon mari contre laquelle je me suis blottie à mon retour d'Angoulême. Il l'envie. Il me dit qu'il ne sait pas la chance qu'il a. Je ne pense pas à votre chance à vous. Je n'en suis pas encore à espérer me blottir contre lui. Je n'en suis pas encore à espérer prendre votre place. Je n'en suis qu'à profiter de l'instant présent. Il n'y a pas de projets entre nous. Je n'en éprouve pas le besoin. De vendredi en vendredi, de déjeuner en déjeuner... Voilà tout ce qui compte. Ce n'est que du désir. Rien d'autre. Il peut bien vous aimer vous, peu m'importe.

Ce vendredi, je porte pour la première fois cuissardes en daim, mini-jupe, pull moulant à col roulé, le tout dans un beige innocent. Je me prépare à mon rôle de maîtresse. Vêtue pour lui plaire, je me sens belle. Je le rejoins dans son petit recoin à l'entrée de ce grand espace de bureaux qu'il partage avec quelques architectes, anciens camarades des Beaux-Arts, membres de la fanfare qu'il préside. Il répète avec eux tous les mardis soir. Je l'écoute parler de mon travail en prenant des poses. Je me suis assise sur sa vieille banquette de DS en croisant très haut les jambes. Il a quitté son bureau pour mieux voir. Depuis le fauteuil bas qui me fait face, il scrute le haut de mes cuisses. Jamais je n'ai si bien joué. Je croise et décroise les jambes dans un frôlement lascif. Il feint très mal l'indifférence. Depuis Angoulême, nous nous tutoyons. Il me parle de son modèle, Blueberry, de

sa manie de ne porter, comme lui, que des chemises dont il roule un peu les manches. Il me les montre sous son pull orange. Il porte un jean marron. Il se vante d'avoir maigri depuis notre rencontre à Saint-Malo. Sûr de lui. Nous déjeunons ensemble dans un restaurant du 13^e. Il me fait visiter le quartier. Il est sur son territoire. Il en arpente les rues d'un pas mâle, lourd. Nous pénétrons ensemble dans la cour d'une HLM composée de maisons à la mode alsacienne. Sous le porche, nous nous tenons côte à côte. Je voudrais qu'il m'embrasse. Il n'en fait rien. Nous marchons vers la rue Daviel. Je jacasse comme une pie. Il me convie à prendre un café dans un PMU mal fréquenté qui surplombe la résidence où se trouve l'atelier. Il me parle de votre union vieille de vingt ans, chargée de névrose. Il ménage une ouverture par laquelle me glisser. Vous l'appellez. Il se lève très vite pour aller répondre un peu plus loin. Déjà dans le sentiment de la faute. Il fuit. Revient. S'excuse. Une course que vous lui confiez. Il me parle de vous, de votre vie à deux, des tâches qu'il assume seul. Vous êtes si fragile, malade. Il se dévoue. Je lui parle de mon mari qui a si peu confiance en lui. Il lui oppose l'exemple de sa propre assurance. Je lui raconte le refus de l'homme que j'aime de suivre une thérapie pour régler nos problèmes. Il parle de celle qu'il a achevée avec succès, qui a fait de lui le mâle alpha que je vois. À tous les défauts de l'un, il répond par la vision idéale de ses qualités qui, toutes, il le sait parce que j'en ai trop dit, sont celles que j'aimerais trouver chez un homme. Je me mets à le regarder. Je ne le trouve plus ni si vieux, ni si gros, ni si laid. Mes dernières préventions en train de s'effacer. Le dernier rempart effondré. Je n'arrive plus à le quitter.

Je danse ce soir. Il faut bien partir. Nous redescendons à son atelier. Encore quelques minutes. Il me raccompagne sur le pas de la porte. Il y a entre nous une gêne palpable lorsqu'il m'embrasse sur la joue, à regret. Je m'éloigne vers le métro. Je sens son regard dans mon dos. Je lutte pour ne pas me retourner. Je sais qu'il est toujours sur le pas de la porte, qu'il me regarde marcher. Je ralentis le pas. Je tourne le coin de la rue. C'est fini. La tension se relâche. Dans le wagon, je jette un œil à mon portable. Il me remercie par sms d'avoir « illuminé de ma présence cette merveilleuse journée ». Lorsque je rentre chez moi, je dois feindre l'ennui, tourner cette journée en ridicule, moquer ses attitudes. J'apprends à mentir.

Silence jusqu'au 2 février. Ce sera plus tard mon lot. Il est très organisé dans l'adultère. Présence assidue et insistante du lundi au vendredi. Rien ou presque du vendredi soir au lundi matin. Au plus fort de la passion, il s'esquivera de chez vous pour déroger à cette règle qui est celle des débuts et des fins. Il ne reculera devant aucun stratagème pour m'appeler chaque jour, entendre ma voix, me dire qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi, que mon absence est brûlure, votre présence fardeau, qu'il a hâte, tellement hâte, de ne plus être obligé d'employer la ruse. Tellement hâte de m'exhiber en pleine lumière. Tellement hâte de vous reléguer dans l'ombre. Du fond du jardin de la maison du Var, du marché de Bretagne... Je suis là à chaque moment, avec vous, suivant vos faits et gestes, il me mêle à tout, me raconte tout. Je sais tout de vous.

Le lundi suivant, je raconte notre journée à l'un de mes amis qui me dit « il est en chasse ». Il paraît que c'est typique d'un homme marié qui cherche l'aventure

de se plaindre de la frigidité de sa femme. Il paraît que c'est courant ces sorties précipitées devant la sonnerie du téléphone. Il paraît que votre mari est un genre d'homme banal, que son comportement témoigne d'une longue habitude de la tromperie. Il paraît que c'est courant des couples comme le vôtre qui ne sont jamais deux mais trois ou davantage. Il m'a bien parlé, effectivement, ce vendredi-là, d'une ancienne passion des tout débuts de votre histoire. Une femme dont il était tombé éperdument amoureux, pour laquelle il avait voulu tout quitter, dix-sept ans auparavant. Il était resté, avait-il dit, parce que le spectacle de votre souffrance lui était intolérable. Vous aviez menacé de vous tuer. Il avait pris peur. Il avait renoncé. Il se demande encore ce qu'il serait advenu de lui s'il était parti avec elle. Il m'a confié d'autres maîtresses encore. Pas une qu'il ait aimée comme elle. Il ne veut plus vous voir souffrir. Il ne peut supporter le sentiment de culpabilité que ce spectacle fait naître en lui. Encore une porte ouverte que je peux enfoncer. Il a failli partir par amour. Autrefois. Quand votre union n'était pas si poussiéreuse. Avant la thérapie, avant qu'il ne soit guéri. Maintenant qu'il va mieux, je peux m'infiltrer dans ces portes ouvertes et espérer, n'est-ce pas ? Il veut tant que j'espère. Que je puisse oser l'aimer. Davantage qu'une simple histoire de sexe. Il lui faut tout de moi.

Le 2 février, je n'ai encore rien décidé. Je résiste toujours. Je ne veux pas faire le premier pas. Nos mails sont empruntés. Le 3, il me tend une perche :

« Il faudrait que je t'explique un jour l'effet que tu produis sur les hommes en général dès qu'on te voit (et moi en particulier, il faut bien le dire), parce que tu n'as pas l'air de t'en rendre compte visiblement. Je vais

sûrement faire rougir ton sang russe, mais tu es une des plus belles femmes que je connaisse. »

Je reçois ce mail. Mon cœur se met à battre vite. Les mots que je tape pour y répondre font monter le sang à mes tempes. J'ai peine à finir ma réponse. J'ai peur. Peur de ce que je suis en train de faire. Je réponds du bout des doigts.

« Il faudra que tu me l'expliques. J'adorerais que tu me l'expliques. Effectivement, mon sang russe a rougi et je crois même que ma mélanine arabe a changé de couleur. Et avec ce que je viens d'écrire, mon sang n'a fait qu'un tour, s'est glacé dans mes veines, j'ai l'impression d'être d'une audace incroyable et que Dieu dans son infinie justice va me tomber dessus dans les minutes qui suivent pour me châtier de ma témérité.

Non ? Rien ? Pas de trompette ? Juste le chat qui ronronne sur mon bureau comme un adorable diesel ! Je crois que Dieu ne sait pas lire, ou bien il n'a pas internet ! »

Je guette sa réponse avec angoisse. Elle ne tarde pas. Je suis terrifiée à l'idée de ce que je vais y lire. Il n'est pas trop tard, il peut encore nier, rebrousser chemin, s'en tirer par une pirouette, faire comme si de rien n'était. Comme si le désir n'était pas là. Comme si... Nous franchissons une étape de plus.

« Il n'a rien vu. Profitons donc de ce qu'il tourne le dos vers des choses plus importantes pour transgresser ses lois...

Mais si je te dis ces choses de vive voix, rougiras-tu jusqu'à l'ébullition ou supporteras-tu ces révélations ? Moi-même, je ne suis pas sûr d'arriver à parler. Mon talent pour la gestion de mes émotions est assez proche du

néant. Mais j'apprends. Dans l'urgence qui s'accélère de jour en jour, il faut bien apprendre, sous peine de partir dans le mur. L'adrénaline se contrôle (ou en tous cas, on peut en apprécier les effets), c'est comme une plongée en eaux profondes je pense. Mêmes règles de prudence, mêmes risques d'engloutissement... »

Tout cela est vague. D'autres mails encore où nous nous dévoilons sans rien compromettre. Il ne veut pas écrire, préfère s'expliquer de vive voix... Est-ce pour ne pas laisser de traces ? Nous fixons un rendez-vous pour le vendredi suivant. Ce sera le 6 février 2004. Je pense à une explication. J'ai choisi cet endroit à cause du jardin. J'imagine de beaux discours. Un baiser dans les chemins du parc. Nous nous retrouvons à la librairie *Album*. Il est 10h du matin. Nous allons prendre un thé. Il ne se lance pas. Je dis « que le plus courageux de nous deux fasse le premier pas ». Je parle la première. Du désir qui me taraude depuis Angoulême. Désir que je ne comprends pas. Je parle de mon mariage que je ne veux pas briser. Je dis « ce ne sera peut-être qu'une banale histoire de cul ». Il rit, répond que peut-être, que peut-être pas, que nous saurons bientôt. Il déroule la longue liste de ses autres maîtresses, m'explique posément les avantages et les inconvénients de l'aventure dans laquelle nous nous engageons, se comporte en professionnel, posé, serein, maître de la situation. Je me débats dans des scrupules qu'il ignore. Seules comptent les conditions, le « comment », ce qu'il convient de faire, ce qu'il faut éviter. Il établit nos règles : jamais l'un chez l'autre, jamais parler d'amour, jamais d'enfant ensemble. Règles conçues pour d'autres que pour moi. D'autres adultères, avant. Règles fixées à l'avance. Nous passons un contrat.

Il est 10 h 30. Nous sortons du bar. Nous marchons vers le parc. Engoncés dans nos manteaux, nos gants, nos écharpes, nous passons sous le porche des chais de Bercy. Il me retient. C'est le premier baiser.

2

Vous ignorez tant de choses... Ce premier matin, mes jambes se dérobent. À peine le premier baiser échangé, il m'entraîne vers l'*Ibis* qu'il a repéré avant mon arrivée. J'ai encore un peu peur, moment d'hésitation. Je m'arrête à quelques mètres de l'hôtel. Je regarde la place déserte, l'entrée du bâtiment sans âme. Des employés de bureau nous dépassent. Ils marchent vite. Ils nous ignorent. Je voudrais me raccrocher à la normalité de ces pas affairés pour m'enfuir. Il me serre dans ses bras, me rassure, me demande si je suis prête. Je hoche la tête timidement. Jamais je n'ai connu ces rapports organisés à l'heure où les autres travaillent. Il entre le premier. Se dirige du pas de celui qui sait vers la réception. J'ai honte. Je n'ose regarder la jeune femme en tailleur qui ne fait même pas mine de s'étonner. Si elle ne s'étonne pas, c'est qu'il y en a d'autres comme nous. D'autres qui cachent leurs amours dans l'anonymat de chambres d'hôtels. J'entre dans leur monde. Je m'y fais toute petite. J'occupe une place qui n'est pas la mienne. Il sent ma nervosité. Il demande une chambre pour la journée. Il donne le nom du directeur éditorial d'une maison concurrente. Je me détends,

sourire. Ce mensonge-là dédramatise. Il faut prendre l'ascenseur. Monter au troisième étage. Il me plaque contre la paroi. Colle son bassin au mien. Je sens pour la première fois son sexe en érection. Nous allons faire l'amour. Il n'est venu que pour ça. Il me guide dans une histoire dont il a seul les clés. Depuis bien des années.

Nous entrons dans une chambre. Je crois que c'était la 309. Une chambre semblable à tant d'autres. Le dessus de lit est assorti aux rideaux : un imprimé vert à petits motifs. Quelques cadres quelconques accrochés au mur, une salle de bain standard et propre. Rien que de très fonctionnel. Tout sent l'hygiène, le voyage d'affaires, le touriste de passage. Que c'est étrange cette chambre innocente et nous deux côte à côte venus pour la souiller. Nous avons vue sur des bureaux. En face, des gens que je ne connais pas travaillent. Je les observe un instant. J'envie leur innocence. Il tire les rideaux. Je me débarrasse de mon manteau. Je fais peut-être une ou deux plaisanteries insipides pour tromper ma nervosité. Je ne sais plus. J'ai l'impression d'être une vierge vendue à un vieil homme qui connaît toutes les ficelles. Je n'ai pas encore l'habitude de ce qui l'excite. J'ai peur de ne pas savoir. Peur de le décevoir, lui qui navigue avec tant d'assurance. J'apprendrai. Il me presse contre le mur. De tout son poids. Nous nous embrassons avec rage. Il me déshabille. Je fais de même. Il porte son costume noir des grands jours, une chemise orange dont il a retroussé les manches. Je la déboutonne sans maladresse. Nos gestes sont fluides. Je ne veux pas toucher son sexe. Il me fait peur. C'est à lui d'ôter son pantalon, de dégrafer mon soutien gorge. Il m'allonge sur le lit avec douceur. Je porte encore ma culotte de dentelle. Il se recule, me dévisage. Plonge sur moi. Il me caresse

tout le corps avec avidité. Je fais de même, j'observe. Si étrange ce poids sur moi. Jamais mon corps n'a été écrasé sous une telle masse. Je m'étonne de ne pas sentir mes os craquer. C'est lourd, agréable. Une présence puissante. Je l'observe à travers mes mains. Ses fesses sont énormes, rugueuses. La peau de son dos est douce. Je n'aime pas ce que je touche. Mon excitation ne diminue pas. Il est brutal lorsqu'il m'embrasse. Trop de désir trop longtemps refoulé. Il ôte mon dernier vêtement, se dégage encore un moment. Je suis allongée devant lui, soumise, il passe la main entre mes cuisses, les écarte, plonge un doigt en moi. Je suis trempée, brûlante, j'ai le vertige. J'ai honte d'un désir si visible que je ne contrôle pas. Je ferme les yeux pour ne pas le voir. Il insère deux doigts, profondément, en appuyant le pouce sur mon clitoris. Caresse la paroi interne de mon vagin. Je gémis. Il retire son caleçon. J'ouvre les yeux. Il est nu devant moi, en érection. Je suis étonnée par la taille de son membre. Je n'en ai jamais vu de si petit. Ce gros homme avec son sexe d'ange ne m'intimide pas. Bien au contraire. Par contraste, je me sens belle. Je sais que jamais il n'a eu dans son lit de femme comme moi. Vous n'êtes pas moi. Vous êtes petite et trop forte. Il peut toujours dire que vous êtes belle, j'ai des yeux pour voir la photo sur le mur. Le temple intime offert aux regards des autres. Il serre ma taille, apprécie ma minceur, pince mes seins à pleines mains en souriant. Je suis allongée en travers du lit. Il est à genoux entre mes cuisses. Il se penche vers sa veste, en extirpe une capote.

Il y a dans cette enveloppe qu'il déchire avec les dents trop de préméditation. Il n'a jamais douté que ce matin-là je deviendrais sa maîtresse. Il s'y est préparé.

A rempli ses poches de préservatifs, est venu en reconnaissance le matin de bonne heure pour vérifier qu'il y avait bien un hôtel proche du lieu de rendez-vous. Il feignait au café de ne pas savoir encore, me laissait prendre l'initiative mais tout était déjà décidé.

D'un geste rapide, accoutumé, il enfle le préservatif sur sa verge. Il s'agenouille sur la moquette, se penche vers mon sexe, l'embrasse. J'oublie le moment de doute qui vient de me saisir. J'oublie mon envie de fuir. J'ai soif de plaisir. Soif d'être pénétrée. Soif de sentir le corps d'un homme sur le mien. Il y a trop longtemps que mon mari ne me touche plus. À moins que je l'y force. Il mord mon clitoris, le tète, le caresse de la langue, appuie la paume de sa main sur le bas de mon ventre. Remonte sur le lit. Je m'arque. Il me pénètre enfin. Sexe minuscule perdu dans les méandres du mien. Je compare mentalement les sensations que je ressens avec celles que me procure celui de mon mari. J'écarte les cuisses aussi fort que je peux. Il n'y a pas cette douleur vive, ce sursaut qui me prend aux reins. Il est là, en moi. Je dois me concentrer pour le sentir. Je m'enhardis. Croise mes jambes dans son dos, le pousse de toutes mes forces plus profondément encore. Ce sexe n'est pas un sexe qui blesse. Il faut l'accueillir, le rassurer, le guider, jouer de toute sa souplesse pour qu'il s'épanouisse. Il se retire. Nous changeons de position. Il s'est mis sur le dos, me laisse l'initiative. À cheval sur lui, je m'empale. Son corps est si épais que j'ai l'impression d'être montée sur le dos d'un taureau de concours. J'explore. Tente des combinaisons jamais osées. Lui tourne le dos. Me cambre jusqu'à toucher de mon front sa tête. Quoi que je fasse, tout est jeu, rien n'est souffrance. Il me

repousse, se retire, me place à quatre pattes dans l'angle du lit, me pénètre de nouveau, s'acharne, accélère... C'est dans cette position qu'il jouit pour la première fois.

Je ne jouis pas. Je n'ai jamais joui du sexe d'un homme. Leur sexe me terrifie. Il y a dix-sept ans, un homme que je n'aimais pas m'a prise de force. Nous sortions ensemble. Quelques baisers sans importance. Un mercredi, il est venu chez moi. Chantage, menaces. Mon NON n'a pas suffi. Je ne me suis pas débattue. Mon corps ne m'appartenait pas. Il avait toujours appartenu à d'autres. À ma mère, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, à toutes, mais pas à moi. Je ne décidais de rien pour lui. Tout m'échappait depuis toujours. Je n'existais qu'en rêve. En rêve seulement, mon corps me ressemblait. J'étais vierge. Cette première fois a décidé de tout le reste. Durant quelques mois, j'ai été sa chose. Jusqu'à ce qu'il retourne dans son pays. Jamais mon désir n'a tenu au-delà du sexe de l'homme exposé. Je sens leur vit battre contre mon ventre. Tout devient peur, souffrance. Le désir s'enfuit. J'ai fait du sexe une arme. Des années durant, je me suis donnée à qui le voulait bien. J'aimais voir la jouissance dans les yeux des hommes. J'aimais le moment de leur orgasme et garder le contrôle. Je les voyais défaillir alors même que je me reprenais. Lorsqu'ils entraient dans mon lit, le désir mourait. Invariablement. Je savais ce qu'ils voulaient. Me sentir pantelante sous leurs caresses malhabiles. Je feignais l'extase. Je lisais la reconnaissance dans leurs yeux. Rassurés sur leur virilité, ils reprenaient leur route. Éperdus de gratitude. J'étais insatiable. Il m'en fallait sans cesse de nouveaux. Je les choisissais beaux, lâches, volages. Plus ils souhaitaient m'aimer, plus je les fuyais.

Plus ils m'avalissaient, plus je les retenais. Je voulais voir leur défaite. Le moment où ils diraient « je t'aime ». Je souffrais de leur indifférence. Il me fallait la vaincre, extirper d'eux ce qu'ils ne voulaient pas céder. Lorsqu'ils se rendaient, enfin, ayant compris qu'ils ne pourraient m'oublier, je les quittais pour un autre. J'ai consommé tant d'hommes. Pour une heure, une nuit, cherchant le plaisir, tuant le désir. La première fois qu'il a tenu, c'était avec mon mari. La toute première fois. J'ai dompté ma peur. Une fois. Une seule. Parce que son regard était pur, je n'ai pas joué de lui. Je l'ai laissé m'investir. J'ai accepté son amour. Je ne me suis pas abandonnée. Ne pas avoir peur, c'était tout ce que je pouvais donner. Ne pas avoir peur, le désirer. Lui offrir mon amour, ma vie. Il y avait eu tant d'innocence lorsqu'il m'avait dit « tu es belle ». Je me suis accrochée à ses yeux, à ces quelques mots. J'y ai déversé tout l'amour dont j'étais capable. Je m'y suis perdue. J'ai donné tant et plus pour cet unique regard. Je l'ai dévoré de mon horrible soif, submergé de ma gratitude. Une telle soif d'être aimée, désirée. Une telle soif d'exister par lui, pour lui. Il s'y est noyé. Son désir a fui. Le regard éteint. Les mots d'amour vidés. Je me suis réfugiée dans d'autres bras.

Ce vendredi, je n'ai pas joué. Mon désir a survécu. Pas de douleur. Le besoin de le sentir me fouiller, m'explorer. Le besoin de recommencer, encore, le miracle de ce sexe qui n'est pas menace, que je peux accueillir en moi. En toute quiétude. Alors recommencer. Être à lui de nouveau. Une deuxième fois, une troisième. Le laisser me prendre par-devant, par-derrière, dans toutes les positions qu'il lui plaît de prendre, jouir de n'avoir pas mal. Jouir d'éprouver encore du désir. Jouir de sentir

mon clitoris palpiter sous ses doigts. Accepter ses caresses. Son désir et le mien s'accordent. Tant de désir... que je me sens près d'éclater la quatrième fois. Je me contiens. Ne pas s'abandonner. Pas encore. Ne pas s'abandonner devant un homme qui peut se lever d'un instant à l'autre, dire au revoir sans même dire merci. Et partir. Ne pas céder, garder le secret de l'orgasme qui n'est qu'à moi seule. Aucun homme encore ne m'a vue jouir. Beaucoup l'ont cru. J'ai menti à tant. Ce n'est pas difficile de feindre. Pousser de grands soupirs, donner de la voix, contracter les muscles du périnée pour imiter les convulsions de l'orgasme. Les sucer avec passion, masser leurs testicules, guetter leurs gémissements, observer ce qui les contente, donner, donner, donner, sans jamais se livrer. Tout cela m'est familier.

Je lui donne tant de plaisir dès cette première fois. Il me prend dans ses bras. Je me blottis contre lui. Je me sens toute petite. Enveloppée. Protégée. Il est tendre, caresse mes cheveux en me souriant. Nous sommes bien. Nous avons chaud. « Comment te sens-tu, femme adultère ? » questionne-t-il dans un rire. Je ne ris pas. Dénie le terme qu'il emploie. L'adultère, c'est l'homme qui se lève l'amour fait, se rhabille prestement et s'en va. L'adultère, ce n'est pas cette tendresse, ces bras qui m'enserrent, ces mains qui me caressent encore lorsque tout est fini. Il acquiesce. « Nous deux c'est autre chose ». Une chose qui ne se dit pas. « Bienvenue dans l'univers de tous les possibles » dit-il. Et tous les possibles sont là. Qui nous oblige à respecter les règles que nous avons fixées ? Il s'assied, regarde mes pieds, s'étonne de leur taille. Ils sont si grands comparés aux vôtres, dit-il. Il les masse, les embrasse. Je regarde son corps avec le même

étonnement. Son corps trop vaste. Il se lève. Je le suis du regard. Je n'aime pas ce que je vois. Pendant que nous faisons l'amour, je me disais que cette première fois serait la seule. Il m'a prise dans ses bras. Il m'a caressée comme jamais je n'avais été caressée. Il a balayé doucement les mèches collées sur mon visage par la sueur. Son corps me rebutait, ce qu'il était m'incitait à fuir mais je ne pouvais plus me détacher de sa peau. Dans ces caresses d'après l'amour, des liens se tissent. C'est après que tout se décide. Après, tout prend sens. Tout prend sens dans cette chambre d'hôtel. Sur ce lit anonyme. La quatrième fois. Rassasiés l'un de l'autre, dans les bras l'un de l'autre. Nous nous glissons sous les draps. Il ne s'est pas lavé. Nos senteurs sont mêlées. J'ai sur la langue le goût de son sexe. Il a le mien sur les lèvres, sur le sexe, sur les doigts. Imprégnés l'un de l'autre. Tout participe au plaisir. Cette odeur de foutre et de sueur. Nos épidermes rougis, griffés, marqués. Nos peaux se sont reconnues. Elles s'attirent, se cherchent. Il y a l'étonnement de cette facilité. L'un comme l'autre, jamais, nous n'avons connu cet accord. Parfait. Jamais. Une évidence dans nos langues qui se trouvent, nos souffles joints. Une absence de pudeur. Totale. Nous n'avons pas à nous cacher l'un de l'autre. Avec lui, je n'ai pas feint. Je n'en ai pas besoin. Je le sais mon égal. Son désir semblable au mien. Les heures passent. Nous parlons. Nous faisons l'amour. Nous nous caressons. Jamais de pause. Jamais de lassitude. Tout nous ravit. Ce lit est notre couche nuptiale. Nous en connaissons d'autres.

Comme je vous remercie de dédaigner ce qu'il me donne. Je ris de votre frigidité. Un corset de femme digne, casée. Je ris de vos renoncements. Je ris de vous imaginer

penchée sur un bureau rangé. Je ris de votre ignorance. Nous sommes là, dans les bras l'un de l'autre. Vous ne le savez pas. Vous ignorez tant de joies. Vous avez joui, autrefois. Vous n'étiez pas si prude. C'était avant la bague au doigt. Avant l'enfant. Votre rôle de mère. Une mère ne baise pas. Respectable. Voilà ce que vous êtes. Respectable. Abrisée derrière l'étendard de votre fille que vous brandissez dès qu'il fait mine de partir. Concubine d'un harem dont vous êtes la kadine. Vous la jetez dans les bras de son père. Elle danse pour vous. Lui réclame une tête. Il est conquis, il cède à l'enfant. Nos têtes roulent à vos pieds. Respectable... C'est lui le malade, le pervers, dont vous moquez les vices. Vous l'espionnez lorsqu'il se branle à force d'être repoussé. Passe encore qu'il vous trompe. Pas qu'il se satisfasse. Il jure qu'il pense à vous. Au plaisir d'autrefois. Vous ne lui passez rien. Il s'excuse. Son désir est obscène. Tout en lui est malsain. Qu'il aille donc faire ailleurs la bête à deux dos. Qu'il aille visiter d'autres lits tant qu'il vous laisse tranquille, qu'il ne vous force à rien. Des cimes de dignité du haut desquelles vous régniez, vous êtes à l'abri. Nous pouvons bien nous rouler ensemble dans la fange, vous êtes sa Sainte Vierge, sa mère de toutes vertus. Vous êtes la maman, je suis la putain. Il se plaint de votre froideur. Votre pureté l'accable. Vous vous refusez. Il vous admire. Je ne me refuse pas, il ne m'admire pas moins. Dans la force de mon désir, il trouve l'écho du sien. Il n'est pas si mauvais. Nous sommes mauvais ensemble. Il se rassure, s'appriivoise, s'épanouit. Vos réticences ne sont plus souveraines. Je le lave de la honte en avalant son sperme.

Une matinée. Un après-midi. Nous n'avons faim que de nous. Bientôt 16 h. Il faut nous séparer. Nous

convenons de rendez-vous. Les vendredis seront à nous. Nous nous rhabillons sans nous quitter du regard. Avant de sortir de la chambre, je m'emplis des détails du décor pour ne rien oublier. Le lit, accolé sur la paroi de gauche, la fenêtre du fond aux rideaux ouverts. Les employés affairés. Tout est gravé en moi. En lui. Tout de cette journée. Le moindre mot échangé, la moindre caresse, le moindre baiser. Encore dans les bras l'un de l'autre, nous sortons de l'hôtel. Le regard de l'hôtesse ne me fait plus baisser les yeux. J'ai franchi une frontière. Il enserre ma taille de son bras. Je l'accompagne à son scooter. Nous nous embrassons encore. Je me dirige vers le métro Cour Saint-Émilien. Il attend que je sois hors de vue pour enfiler son casque et partir. Cela se lit-il sur mon visage, cette journée de plaisir ? Je dévisage les gens qui rentrent du travail. Je porte en moi un immense secret. Mon désir assouvi. Je suis pleine de lui. Je m'inquiète à peine de ce que pourrait lire mon mari sur mes joues rougies. Je démêle mes cheveux du bout des doigts. Je me dis en souriant qu'il faudra penser, pour la prochaine fois, à me munir d'un peigne.

Créteil Université. Quelques pas encore. La crainte grandit. Je ne suis plus sereine. Je vais affronter l'innocent. Je monte l'escalier. Mets la clé dans la serrure. Il est là, ravi de me voir. Il ne remarque rien. Ni mes cheveux en bataille ni ma peau irritée par endroits. Il ne me regarde pas. Depuis bien trop longtemps. Je voudrais qu'il devine. Qu'il s'emporte. Qu'il me reprenne, qu'il arrête tout à cet instant. Il m'embrasse comme à l'accoutumée d'un baiser léger. Vide. Ses bras, son étreinte, sans substance. Ici, tout continue. Comme si de rien n'était. Je porte ce secret. Et rien n'a changé. Je lui raconte

ma prétendue journée de travail. Un luxe de détails. Je moque encore le gros homme. Sans me troubler. Passée dans l'autre camp. Celui de l'amant. Il y a un mail. Tendre, joyeux. Il est heureux. Il veut partager cette joie avec moi. « Tu es la mieux placée » écrit-il. Il vous a eue au téléphone : « ni remords ni regrets ». Il se sent bien. Tout va bien. Il raconte le week-end à venir. Vos parents, le menu qu'il prépare, soupe de saumon, saumon à l'aneth. Je suis conviée à vos agapes. Introduite au saint des saints. Il me mêle à votre vie. Notre temps déborde sur le vôtre. Trois mails ce jour-là. Rêveries érotiques. Le bas de son ventre est tendu. Il dort peu, rêve de moi. Il ne s'est pas encore lavé. Mon odeur, partout, sur sa peau, ses doigts, se mêle à vos draps. Vous ne sentez rien. Le parfum étranger que l'amoureuse aurait flairé, vous ne le sentez pas. Le souvenir de notre journée de vendredi lui permet d'affronter les vôtres qu'il n'aime pas. Je me fous de ce qu'il me raconte. Je me fous de votre repas, de tout ce qui se passera sans moi. Je ne veux pas entrer dans votre vie. Il m'y force. C'est malgré moi. Mes pensées vagabondent vers la rue C.P. Je l'imagine, un coup de chiffon sur les meubles, l'aspirateur sur le carrelage. Votre temps déborde sur le nôtre. Le samedi matin, il appelle depuis le marché. Il est avec votre fille. Un coup de téléphone rapide. J'entends sa voix pour la première fois. Flûtée, aiguë, pressée. Que faites-vous pendant ce temps-là ? Il trompe devant elle, la mêle à ses mensonges. Votre petite Salomé, votre alliée, dévoyée. Tant de fois j'entendrai sa voix vive.

Ce samedi, je fais l'amour à mon mari. Je suis toujours capable de me donner à lui. Ce sera la dernière

fois. Tant qu'il n'y a entre votre époux et moi que le sexe, je ne lui appartiens pas. Je peux me donner à d'autres. Vivre dans l'illusion que tout est comme avant. Je compare. Son corps devenu étranger. Celui de l'amant plus réel que le sien. Passée dans l'autre camp. Je pousse sa tête vers mon sexe. Il se dérobe. Il n'a jamais aimé ça. Je tente d'essayer avec lui les tours appris la veille. Rien ne prend. Il s'en tient à ce qu'il a toujours fait avec moi. Je suis sa maman. Une maman ne suce pas. Une maman n'avale pas. Une maman ne tend pas une langue avide vers un sexe dressé. Tout me déçoit. Alors contrôler. Ne pas jouir. Ne pas s'abandonner. Ne pas prendre plus de plaisir que je n'en ai eu la veille. M'accrocher à ses doigts, à sa langue, à son sexe en moi. Pour me convaincre... Me convaincre de quoi ? Après l'amour, il n'y pas la fusion de la veille. Pas de caresses tendres, pas de main dans mes cheveux, pas de rires. Après l'amour, il faut se laver, s'habiller, ne pas s'alanguir. Pressés. Tout le temps pressés. Pas le temps d'aimer. Je suis comblée de la veille. Encore pleine de ses caresses. Toute à ma joie. Je n'ai pas de larmes à verser sous la douche. Pas de pleurs pour regretter l'amour vite fait. Il y aura bien d'autres plaisirs. Il me prendra de nouveau. De nouveau il me serrera fort, essuiera la sueur sur mon front. Je verrai de nouveau ses yeux ronds de l'orgasme et sa bouche arrondie sur une moue étonnée.

Dimanche, nous convenons d'un rendez-vous sur le t'chat d'une association d'auteurs. Il y a eu d'autres mails. Nous nous retrouvons vers 11 h, chacun derrière son clavier. Vous dormez, je crois. Ou bien vous n'êtes pas là. Vous êtes souvent absente, c'est un peu trop facile. Nous sommes le 8 février. Nous parlons longuement.

Une heure au moins. Au début, de tout, de rien. De notre désir, de la passion qui nous anime, de notre étrange complicité. Et puis... la conversation prend un autre tour, plus intime, plus grave. Il voudrait me dire quelque chose. Je sais quoi. Pas maintenant. Pas par l'entremise de cette interface mauve. Je l'arrête. Réservez cela pour un autre moment. Quand je serai dans ses bras. Attendre vendredi nous est impossible. Alors mardi. Bientôt. Très bientôt. Nous ne pouvons plus dormir. Dans la dépendance l'un de l'autre, les rêves l'un de l'autre. Mardi... Nous ne savons où aller. Il est fauché, dit-il. Il voudrait bien venir chez moi. Alors oui, chez moi. C'est là que sera dit ce qu'il reste à se dire. Nous briserons les règles. Chez moi. Il reste encore lundi. Tant de temps à attendre. Pour quelques heures encore, je ne suis qu'à moi. Tant de mails lundi, de plus en plus d'urgence. Parler, écrire, se dire... sans rien avouer. Le soir se retrouver, encore, sur l'interface froide. Guetter votre sommeil, celui de mon mari. Se prévenir par sms. Se précipiter sur le clavier. Là encore, la tentation de tout dire. Tout retenir. Ne pas brûler ces mots en nous. Les garder, pour plus tard. Ce soir-là, nous faisons l'amour. À quelques kilomètres l'un de l'autre, nos mots mêlés sur l'écran, des caresses solitaires. Non, pas solitaires, puisqu'il est là qui me lit, se caresse, si près de votre lit. Je ferme les yeux. J'imagine, son peignoir entrouvert, le sexe durci qui pointe sa tête par l'échancrure du caleçon, le va et vient de sa main, le gland humide que je voudrais lécher. J'ai inventé pour lui un nouveau scénario. Vêtue de bijoux, enveloppée de voiles, favorite d'un harem dont il est le maître, je danse. Lascive. Je me prosterne. Soumise. Je m'agenouille devant lui. Je le suce si bien. Il n'a qu'à se souvenir. Il n'y

a pas si longtemps. C'était vendredi. Et le contrat passé, les interdits posés, oubliés, bientôt balayés. Ce soir, nous n'en parlerons pas. Ce sera pour demain.

Mardi. Je me suis levée tôt. Il est 6h 30. Quatre heures de cours à tenir. S'intéresser, se faire violence. Bientôt... bientôt... Moi dans ses bras, lui en moi. Il suffit d'une pensée, je ne suis qu'un frisson. Immense. Tant de chemin parcouru en si peu de jours. Il y a une éternité que nous nous connaissons. Une éternité que nous sommes l'un à l'autre. Les heures se traînent. Midi, enfin. Rentrer. Vite, me doucher, me polir, me parfumer, me changer. Mettre des bas, des porte-jarretelles, des chaussures à talons, une jupe fendue, bien haut sur la cuisse. L'attendre. Il sera bientôt là. Je tourne en rond comme une bête en cage. Inquiète. S'il ne venait pas ? Si le poids des mots à dire le retenait au loin ? 13h. Il arrive. J'ouvre la porte, je l'attends. J'ai peur. Le trac. Nous avons à peine le temps de refermer la porte. Il se jette sur moi. M'embrase, me dévore. Dans le couloir, soulève ma robe, découvre les bas, souffle sur mon sexe. Un souffle chaud, brûlant. Là, debout, contre le mur, me pénètre. Enfin. Nous nous écroulons l'un sur l'autre dans le couloir au milieu des vêtements épars. En rampant, l'un dans l'autre, je le conduis à mon bureau. Sur le bureau il me prend une seconde fois. Jouit, se retire, me lèche. Encore. Je sens l'orgasme venir. Je le retiens. Non, lorsqu'il l'aura dit. Les mots d'abord. Et me livrer. Enfin. Après toutes ces années. La vague me submerge, sans cesse repoussée. Cela dure. Si longtemps. Bon. Si bon. Je le suce à mon tour. Il jouit dans ma bouche. Pour la première fois. Il scrute. Observe les étagères submergées de livres, l'ordinateur devant lequel je me

suis caressée. C'était la veille. Il me prend de nouveau. Ses yeux se perdent dans les détails de la scène. Il enregistre tout. Il se saisit de moi. Des dernières bribes qu'il ne connaissait pas. Le coucou est dans la place. C'est ce jour-là qu'il me dit qu'il aime pénétrer dans le lit des maris. Faire son nid dans celui des autres. Il a connu d'autres maisons avec d'autres maîtresses, pénétré d'autres intimités. Détruit déjà. Mais je ne l'entends pas. Je ne veux pas l'entendre. Je ne veux que quelques mots de lui. Quelques mots et je serai délivrée, livrée, abandonnée. Ne pas entendre la menace dans ce qu'il dit. En rire. Ne pas entendre, ne pas comprendre, glisser dans ses mensonges, m'y plonger, m'y noyer. Tout pour ces mots qu'il a promis.

Les mots ne viennent pas. Nous faisons l'amour, encore et encore. Mon bureau ravagé, ballotté par ses coups de boutoir, voyage dans la pièce. Sans un mot. Plus d'interruption après l'amour. Plus de caresses. Plus le temps de reprendre son souffle. Il éjacule, il me lèche, juste le temps de se reprendre et de recommencer. Pas de mots. Pas de mots pour moi.

Nous sommes le vendredi 10 février 2004. Il est près de 3h. Il se rhabille. Satisfait. J'ai passé un peignoir. Mon dos me fait mal. J'aurai, durant plusieurs jours, la marque de cette journée. Il se dirige vers la porte d'entrée, son casque à la main. M'embrasse. Timide, je lui demande s'il n'avait rien à me dire. Il sourit, me prend dans ses bras. « Tu sais que tout changera lorsque je l'aurai dit ? » Je hoche la tête. « Alors voilà, c'est dit. Je t'aime. Je suis amoureux de toi. » Il attend ma réponse, inquiet, le casque à la main qu'il balance.